
Kader Attia : les racines poussent aussi dans le béton

Sophie Mokhtari



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/61817>

DOI : [10.4000/critiquedart.61817](https://doi.org/10.4000/critiquedart.61817)

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Référence électronique

Sophie Mokhtari, « Kader Attia : les racines poussent aussi dans le béton », *Critique d'art* [En ligne],
Toutes les notes de lecture en ligne, mis en ligne le 04 juin 2021, consulté le 25 septembre 2020. URL :
<http://journals.openedition.org/critiquedart/61817> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.61817>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

EN

Kader Attia : les racines poussent aussi dans le béton

Sophie Mokhtari

- 1 Cet ouvrage collectif a été publié à l'occasion de l'exposition-événement de Kader Attia, *Les Racines poussent aussi dans le béton*, qui s'est tenue au MAC VAL, du 14 avril au 16 septembre 2018. Il s'ouvre sur une série de photographies personnelles de l'artiste : des archives de famille inédites retracent un parcours de migration qui commence en Algérie, dans un douar des Aurès, pour trouver sa destination à Garges-lès-Gonesse. La préface que signe ensuite Alexia Fabre, conservatrice en chef du MAC VAL, revient sur la problématique centrale de l'exposition : la place de l'immigré dans l'architecture moderniste ou, plus précisément, « la situation de l'être et des corps, leur réalité dans l'espace social » (p. 26). Elle laisse place à une série de photographies de rues, prises par l'artiste, circulant à patins à roulettes entre Belleville et Barbès, dans les années 1990 et 2000. Le périple visuel se poursuit avec l'un des portraits de femmes « qui, telles des ombres lumineuses, irradiaient la banalité de l'asphalte par leur grandeur simple » (Kader Attia, p. 107). Dans le chapitre suivant, « S'approprier la ville en décolonisant son espace », Françoise Vergès intervient alors pour mettre en perspective Paris, en dépeignant la capitale sous les traits une « ville coloniale », dans laquelle les femmes racisées circulent « belles et tranquilles » (p. 112), en dépit de l'invisibilisation à l'œuvre : « Les fantômes des femmes assassinées par l'Etat hantent la ville », signale-t-elle dans ce texte bref, mais incisif et militant (p. 111). Après la thématique des femmes dans la ville, le livre poursuit sa réflexion dans un second acte en se centrant sur les hommes, migrants de la première génération. Ainsi, dans le chapitre intitulé « Sortir la corvée du bois », un poème de Pierre Amrouche rappelle à nos mémoires les exécutions sommaires perpétrées contre les prisonniers algériens pendant la guerre d'Algérie (p. 160-161). Le texte entre immédiatement en écho avec la nouvelle photographie familiale de l'artiste qui l'accompagne. De fait, cet ensemble ouvre une brèche douloureuse sur ceux qui « comme beaucoup de travailleurs immigrés qui ont passé leur vie à nourrir leur famille, ont pris racine dans un pays qu'ils ont à la fois haï et aimé ». Et, en quelques citations choisies, extraites de son livre *Le Corps suspect : le corps du migrant face à l'institution médicale*, le psychiatre-psychanalyste Jalil Bennani suggère

les mutilations psychiques de l'immigré, son corps-trace d'un passé et d'un présent dans lequel somatise un sujet confiné et exclu. Dans une troisième section, l'ouvrage met de côté les *chibanis* [les anciens] pour revenir vers l'architecture des temps présents : dans un entretien daté de 2014, Kader Attia échange avec Marion von Osten sur l'évolution de l'architecture moderne, au prisme des projets coloniaux. Cette conversation, et les photographies qui lui succèdent, mettent en question les discours majoritaires sur l'architecture moderniste, en s'intéressant aux communications transculturelles et aux dynamiques d'appropriation qui les traversent. Elles s'ouvrent sur des dimensions géopolitiques et géopétiques qu'un article de Jacinto Lageira analyse savamment, avant d'être resituées avec précision par Richard Klein dans la complexité des relations à établir entre l'architecture moderne coloniale française et l'édification des logements sociaux en France métropolitaine. Enfin, Chiara Palermo clôt ce parcours de réflexions suscitées par les œuvres de Kader Attia, en déroulant le fil continu de la corporéité et de ses perceptions, qui sous-tend l'ensemble de la rétrospective. En ce sens, s'il participe du grand projet de décolonisation des savoirs entrepris par l'artiste, le livre de l'exposition prolonge l'événement en tendant aux lecteurs un miroir fragmenté, aux contre-récits contrastés : mêlant discours intimes et objectivés, il s'envisage comme une œuvre à part entière, dans laquelle les lecteurs pourront considérer l'écho réparateur d'un non-dit assourdissant.